

Bibliothèque numérique

medic@

**Salmon / Desgenettes, René Nicolas
Dufriche. - Notes recueillies par feu M.
Salmon,... médecin principal du corps
d'armée aux ordres de Son Excellence
le général Marmont, en Batavie, an 12
de la République française (1804),
publiées par M. Des Genettes, et
extraites du Journal de médecine,
chirurgie et pharmacie...**

***In : Tiré à part du Journal de
médecine, chirurgie et
pharmacie, s. d., s. d., s.l.
Cote : 72437, n° 8***



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?72437x08>

MEDECINE MILITAIRE.

NOTES

Recueillies par feu M. SALMON, docteur en médecine,
médecin principal du corps d'armée aux ordres de
Son Excellence le général MARMONT, en Batavie,
an 12 de la République Française. (1804.)

*Publiées par M. DES GENETTES, et extraites du
Journal de Médecine, Chirurgie et Pharmacie de
MM. CORVISART, LEROUX et BOYER.*

NOTRE armée a occupé dans le printemps, l'été et le commencement de l'automne, deux camps; celui de Zeyst et celui du Helder. Le premier camp a été composé de cinq régimens d'infanterie française, de huit bataillons d'infanterie hollandaise, de quatre régimens de cavalerie, et d'un parc complet d'artillerie de campagne. Toutes ces troupes ont campé sous la toile, à l'exception de la cavalerie cantonnée à Amesfoort, et dans les villages environnans. Le camp du Helder a été formé de quatre bataillons d'infanterie et d'un assez grand nombre d'artilleurs.

Le Helder est un village bâti sur le bord de la mer, à la pointe septentrionale de la Hollande, vis-à-vis l'île du Texel. Il est éloigné au nord d'Alckmaer, d'à-peu-près dix lieues communes de France. On y arrive par une vaste plaine revêtue d'un gazon court et maigre qui sert de pâture dans la belle saison. En approchant du village le sol s'abaisse et recèle des eaux stagnantes qui se maintiennent même au milieu des chaleurs de l'été. Les plantes des

marais s'y trouvent d'une belle végétation, telles que le *myosotis palustris*, le *phellandrium aquaticum*, le *sium nodiflorum*, le *caltha palustris*, le *calla*, l'*alisma*, le *potamogeton*, le *stratiales aloïdes*, le *sagittaria sagittifolia*, les *nymphaea*, l'*hydrocharis morsus ranae*, le *menianthes nymphaeoïdes*; on y rencontre en outre des *typha*, des iris, des *calamagrostis*, des *butomus*, des *carex*, des *scirpus*, des *festuca*, et beaucoup d'autres genres qui croissent par-tout dans les prairies et dans les lieux cultivés. On n'y voit pas un seul arbre et rarement des arbustes. Dans les fonds humides, l'herbe est haute et fournie; on la coupe, et conservée, elle sert à entretenir pendant l'hiver un certain nombre d'animaux. Les oiseaux les plus remarquables qui habitent cette région appartiennent aux *grallae* et aux *anserres*; ce sont des *charadrins*, des *rallus*, des *tringa*, des *scolopax*, des *ardea*, des *anas* et des *larus*. L'industrie hollandaise a su tirer quelque valeur des dunes et des terrains non susceptibles de culture, en y établissant de nombreuses garennes. Le lapin (*lepus caniculus*) y prospère bien et y multiplie d'une manière étonnante.

Les maisons du Helder sont basses et petites; elles ont une forme assez agréable. Ce poste, avant la dernière descente des Anglais dans la nord-Hollande, n'avait que des batteries qui regardaient la mer. Le duc d'*Yorck* effectuant son débarquement sur un point de la côte éloigné de plusieurs milles, vint soudainement prendre le village et les batteries à revers, et en chassa facilement une garnison faible et point couverte. Le Helder est aujourd'hui défendu par de bonnes fortifications: en cas d'at-

taque, il obligerait l'ennemi à un siège régulier. Le camp est assis au pied ^{de} ~~des~~ ^{à six ou huit cents toises} du fossé de la fortification. Sa ligne se dirige de l'est nord-est à l'ouest sud-ouest. Il est abrité en partie du vent de nord, et reçoit librement les vents d'est, ceux du sud et leurs latéraux. Le terrain sur lequel on a placé les tentes est composé d'un sable fin de nature silicieuse que recouvre une couche de terre végétale d'une petite épaisseur.

Il existait à quelque distance des tentes un large fossé propre à rassembler des eaux qui croupissaient et recevaient un grand amas de substances organiques en décomposition. Ce réservoir était infect, et ses émanations pouvaient devenir nuisibles. Nous le fîmes combler et nous ouvrîmes sous une pente convenable et perpendiculaire à notre ligne, trois petits canaux qui se dégorgent au loin dans un fossé profond presque parallèle au front de Bandidière. Ils sont destinés à dessécher le sol et à verser les eaux des pluies, dans un ravin hors de la portée du camp. Les endroits bas furent exhaussés avec des sables rapportés.

L'établissement des puits était un objet important qui demandait toute mon attention. Je m'aperçus que les citernes ouvertes dans le terrain gazonné contenaient une eau d'un goût mauvais et terreux. L'eau qui filtrait à travers l'humus végétal se chargeait de principes étrangers, entraînait des matières organiques et s'altérait très-facilement. Je conseillai de disposer à cinq mètres d'élévation, sur le penchant des dunes, autant de petits plateaux que l'on aurait de puits à construire. On suivit cet avis, on y creusa, on soutint le sable

au moyen de tonneaux ajustés les uns sur les autres, on obtint une eau très-bonne et très-pure.

Le général en chef qui étend, de la manière la plus vigilante, la plus judicieuse et la plus éclairée, sa sollicitude sur tous les soins, toutes les dispositions qui ont pour objet la santé du soldat, m'avait chargé d'examiner s'il ne se trouvait pas, dans le voisinage du Helder, un site plus sain que celui qu'occupait le camp au pied des dunes. Il craignait que l'abri d'une haute pente au nord, la proximité d'un terrain paludeux, n'exercassent sur les troupes une influence nuisible. Je parcourus les dunes : leurs crêtes et leurs sommités ne me présentèrent aucun moyen d'asseoir le campement. Leurs fonds sont généralement hérissés d'inégalités et remplis d'un sable mobile qui tourbillonne dans les gros temps et rend cette demeure inhabitable. Cependant je découvris, dans la ligne des monticules les plus voisins de la mer, un espace qui me parut favorable. Il est au lieu où l'on a posé la grand'garde, un revers légèrement gazonné qui s'incline en pente unie, et qui recevrait avec facilité les tentes de deux ou trois bataillons. En été la température de ce fond pourrait souvent devenir étouffante. Les deux lignes de dunes qui le couvrent de tout côté, les feux du soleil réfléchis et multipliés par les faces spéculaires du sable, la chaleur que ce même sable est susceptible d'acquérir et de conserver, étaient des circonstances qui s'opposaient, pour le moment, au projet d'y placer les troupes. Mais vers l'arrière-saison, si la nécessité obligeait à camper, je pense que nulle autre position n'est plus avanta-

geuse. Les brumes formées dans une plaine humide, pendant les longues nuits de l'automne, sont d'une impression dangereuse; les météores crépusculaires ont une action funeste; on doit abandonner le premier camp dans cette saison. Il est prudent de s'approcher de la mer et de s'envelopper, de préférence, dans les vapeurs qui s'en émanent. Aucune exhalaison insalubre ne s'élève du revers que j'ai indiqué. A l'abri des vents directs dont la force se brise sur les crêtes des monticules, sa température sera plus égale et plus douce. Je regarde enfin ce site comme le seul propre à modérer la rigueur des derniers mois de l'automne, dans l'âpre climat du Helder.

En prairial et en messidor le camp du Helder a donné peu de malades. Le nombre des fièvres qui s'y sont développées est néanmoins proportionnellement supérieur à celles qui ont paru à bord de la flotte du Texel. Dans le mois de thermidor on a observé parmi les maladies du camp, plusieurs intermittentes soporeuses, quelques tierces typhéuses qui ont présenté, dans leur caractère général, les phénomènes des fièvres de la Zélande.

Zeyst est un gros village à deux lieues d'Utrecht, vers le levant. Sa situation, au milieu de longues avenues de beaux arbres, est riante et pittoresque. Tout y respire la gaîté et l'aisance. Ses rues, ses maisons, ont un air d'élégance et de propreté qui plaît. L'architecture hollandaise qui, dans les grands édifices des villes, choquait si fort mes regards accoutumés aux majestueuses proportions de celle d'Italie, me paraît d'un effet très-agréable dans les hameaux. L'établissement renommé de la secte des Moraves, et plusieurs jolies

maisons de plaisance, embellissent la campagne. Les terres y sont cultivées avec soin : les graines céréales, telles que le froment, le seigle, l'orge, le bled noir, et certaines légumineuses y réussissent assez bien. Les arbres qui bordent les routes, qui forment les allées, les massifs, les bouquets autour des habitations, sont le *fraxinus excelsior*, le *quercus robur*, l'*ulmus campestris*, le *betula alba*, le *betula alnus*, et le *fagus silvatica*. Les arbustes des buissons sont le *genista humifusa*, le *crataegus oxyacantha*, etc. En avançant dans la direction de l'est, on entre dans des bois d'une végétation peu vigoureuse : le *pinus silvestris*, le *quercus robur* et le *fagus silvatica* en forment la masse. On arrive, après une demi-heure de marche, à la vaste bruyère d'Amesfoort. Cette plaine inculte et totalement découverte, s'étend au loin et présente un sol aride et sablonneux. On n'y voit que des *erica*, des *pedicularis*, des *holcus*, des *festuca*, des *lichen*, d'autres plantes communes. L'*erica tetragona*, le *lichen squamosus scypho coccifero*, et le *droséra ros solis*, sont les espèces qui m'ont paru les plus curieuses. Le sable est mêlé de pierres roulées qui montrent le quartz laiteux, le quartz sec, le quartz gras, le quartz cristallin, le quartz coloré, le quartz piriteux, le feldspath, le schiste micacé, le grès sciliceux, le grès schisteux, le silex commun, le petrosilex, et quelques lithomargues d'une grande dureté.

C'est dans cette plaine que le général en chef de l'armée a choisi son camp. Il en a marqué la ligne dans la direction de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, et s'est placé à la proximité des bois. Dès que le camp fut tracé

on s'occupa de la recherche des filtres propres à fournir et à entretenir les puits qu'il était nécessaire de construire. Le terrain fut ouvert et donna de l'eau à la profondeur de cinq mètres dans les endroits les plus bas, et de douze dans le site le plus élevé. On creusa quarante puits. Je fus chargé, avec mes collègues, d'examiner le fluide qui s'y rassembla. Une analyse suffisante pour l'objet qu'on se proposait n'indiqua qu'une légère quantité de muriate de chaux; l'eau était, au reste, diaphane, inodore, légère; elle dissolvait parfaitement le savon, et nous parut d'une saveur agréable. Les habitans d'Utrecht s'obstinaient tellement à la déclarer mauvaise et insalubre, que leur autorité fit élever des doutes sur notre premier témoignage. On nous invita à recommencer cet examen, de concert avec M. *Brughman*, professeur de l'Université de Leyde, et membre du conseil de santé Batave. Ce savant, auquel notre service administratif des hôpitaux doit beaucoup d'obligations, procéda lui-même à une nouvelle analyse. Ses résultats furent pleinement d'accord avec les nôtres, et une seconde fois l'eau fut jugée excellente: ce n'est pas dans cette seule occasion que nous nous sommes aperçus qu'il faut souvent se défier de la prétendue expérience des habitans du pays, et de ce qu'ils donnent comme leurs observations.

Avant que les troupes fussent sorties de leurs quartiers, nos hôpitaux militaires se trouvaient fixés à Nimègue, Utrecht, Delfh., Middelbourg, Berg-op-Zoom et Breda. Dès que l'armée fut réunie dans la plaine de Zeyst, nous abandonnâmes celui de Nimègue que nous laissions à une grande distance du camp,

et nous en érigeâmes un nouveau à Woerden, petite ville bastionnée distante de quatre lieues d'Utrecht, et située sur le beau canal de Leyde. Woerden nous offrait un château assez susceptible d'être converti en hôpital militaire, et sa position marquait entre Utrecht et Delft un point intermédiaire précieux pour nos communications. Ce fut le seul changement que demandèrent la distribution et le placement de nos établissemens. Nos six hôpitaux furent disposés et approvisionnés de manière à admettre, sans être surchargés, jusqu'à deux mille malades.

En arrivant en Hollande, je trouvai la santé des troupes assez faible. Les régimens qui avaient habité la Zélande étaient épuisés par les maladies. Le seul 35.^e d'infanterie de ligne avait plus de six cents hommes aux hôpitaux. Pendant la première partie du printemps, les fièvres périodiques furent si rebelles, qu'il était rare qu'on obtînt une guérison complète et exempte de récurrence. Les intermittentes prolongées prenaient un caractère typhéux, les physconies abdominales dégénéraient en tabes, et les pertes que nous éprouvions étaient considérables : il se joignait à ces maux anciens des maladies graves de formation nouvelle. La constitution était superficiellement sthénique, c'est-à-dire que le début des maladies était accompagné de symptômes violens et inflammatoires, qu'on rencontrait même des fièvres irritatives très-ressenties, mais la tendance naturelle du mal conduisait généralement à un changement asthénique, et les premières couleurs n'étaient qu'un masque contre lequel il fallait se prémunir.

Les phénomènes atmosphériques montraient

de grandes variations dans la même journée. Le baromètre éprouvait un mouvement continu et parcourait de longs espaces; les vents étaient violens par intervalles; les pluies avaient communément lieu lorsque le vent se taisait. L'humidité des crépuscules était excessive; le thermomètre montait et descendait quelquefois de dix degrés dans les vingt-quatre heures. Le ciel restait ordinairement voilé par des nuages épais: on n'en découvrait l'azur pâle que de temps en temps.

A mesure que l'on s'éleva dans la belle saison, les fièvres semblèrent perdre de leur violence; les continues se dépouillèrent des symptômes de catarrhe et de phlegmasies, et les intermittentes devinrent plus régulières. La constitution prenait un caractère plus doux, et l'amélioration dans la santé des troupes était sensible lorsqu'elles quittèrent leurs cantonnemens pour entrer sous la toile. La manière d'envisager le campement par rapport à la conservation du soldat, était diverse. Les uns annonçaient des maladies funestes par leur nombre et par leur intensité; les autres, sans partager ces alarmes exagérées, doutaient que la condition du militaire pût y gagner quelque avantage. On ne voyait que le froid, la pluie, le soleil, l'ennui lui faisant incessamment la guerre et devant nécessairement triompher. D'autres réflexions conduisaient à d'autres chances. Les villes de Hollande sont toutes fermées par leurs remparts; elles ont presque toutes de nombreux canaux au milieu de leurs rues. Dès que l'été amène les chaleurs, l'air doit y être stagnant, étouffé et chargé d'émanations dangereuses. Le thermomètre et l'hygromètre démontrent qu'il est constamment

plus chaud et plus humide pendant le jour, que l'atmosphère de la campagne. Sous ce point de vue, la plaine de Zeyst, qui offre un sol très-sec, qui reçoit tous les vents de l'horizon, et particulièrement ceux qui viennent de la mer, promettait une habitation plus favorable. On sait, en outre, que des jeunes gens qui s'exercent dans un air libre, vif et un peu froid, qui sont bien nourris et bien vêtus, non-seulement conservent leur vigueur, mais acquièrent encore tout le développement de forces dont leur organisation est susceptible. La vie active convient aux premiers progrès de l'âge viril; c'est le moment de former des soldats robustes. La vie inoccupée et trop uniforme des casernes éteint l'énergie: il est chez les jeunes gens une certaine inquiétude qui leur fait désirer vaguement d'essayer l'emploi de leurs forces. C'est au milieu d'un camp, loin de l'exemple et de la comparaison des mœurs énervées de la ville, que le caractère se trempe: c'est au milieu de cet appareil guerrier que le militaire nourrit le goût des armes; c'est là que ce goût se change en passion, et que l'ambition de la gloire produit l'enthousiasme. De telles considérations valaient bien la peine d'être balancées; il était essentiel, dans le pronostic qu'on devait porter sur la santé des troupes, de ne point négliger ces élémens de calcul et d'apprécier ces données. Plusieurs médecins accordant à de telles causes une puissante influence, manifestèrent l'opinion que le campement fortifierait l'armée et la rendrait plus propre à supporter les fatigues de la campagne, s'il fallait l'entreprendre.

En effet, jetons un coup-d'œil sur l'état des troupes au mois de floréal dernier; nous ver-

rons que les six hôpitaux français de la Batavie contenaient environ quatorze cents fébricitans. Comparons cette masse d'hommes à celle qui existait dans les hôpitaux le premier fructidor. Le mouvement donnait à cette époque un nombre de maladies internes égal à six cents vingt-cinq, et les hommes morts pendant le mois de thermidor, sont, aux militaires morts en floréal : : 30 : 54. Mais l'armée était composée des mêmes régimens aux deux termes pris pour comparaison ; elle est même devenue plus forte depuis le mois de floréal, par l'arrivée des conscrits. La grande différence qui se rencontre dans les conditions du parallèle, se tire de la circonstance du campement. Il faut donc reconnaître que l'occupation de la plaine de Zeyst a été favorable à la santé du soldat, et que les camps ont, sur les garnisons de la Hollande, un avantage de salubrité très-remarquable.

Les maladies qui se manifestèrent au camp pendant le mois de thermidor, éprouvèrent des modifications notables. Les intermittentes devinrent plus bénignes et moins multipliées, les synochus se terminèrent d'une manière plus prompte et plus heureuse, et les synoques n'exigèrent que de légers soins. Les phlegmasies montrèrent des affections presque nouvelles, soit par leur ordre de symptômes, soit par la facilité de leur crise et de leur issue. Le caractère constitutionnel se composait ainsi : il y avait céphalalgie, insomnie ou sommeil agité, trouble des opérations mentales, faiblesse musculaire, torpeur des viscères abdominaux, apathie de l'estomac, quelque teinte ictérique, urines sédimenteuses, propension à la sueur, quelquefois de la toux et

des douleurs pungitives, plus rarement des hémorragies.

Une partie des hommes qui furent atteints de fièvres périodiques, avaient déjà éprouvé ces maux l'automne et l'hiver précédent. Il existait chez eux une susceptibilité particulière, et nous observâmes qu'ils furent les plus difficiles à guérir complètement. Les médecins obtinrent un grand succès dans ces maladies, en associant le carbonate de potasse et le muriate d'ammoniaque aux amers puissans, en prescrivant le tartrite de potasse antimonié uni à l'écorce du Pérou, en donnant alternativement les oxides de fer et l'opium, en variant enfin avec sagacité l'impression des substances débilitantes, pour donner plus d'action aux remèdes excitans. Les périodiques d'origine nouvelle n'exigèrent pas tant d'habileté dans le choix du mode de traitement. Le vomitif était administré après le deuxième ou troisième accès; il ébranlait les viscères abdominaux engourdis, et disposait l'estomac à recevoir le fébrifuge avec énergie. Quelques doses d'opium ont plusieurs fois suffi pour arrêter le paroxysme. Dans d'autres cas il fallut insister sur les décoctions amères chargées de sels neutres, et on achevait la guérison avec le quinquina.

Les synochus n'affectèrent généralement point de tendance à passer à l'état de typhus. Chez les jeunes soldats, les symptômes au principe du mal étaient véhémens; ils simulaient la fièvre irritative de *Darwin*; mais le pouls et tous les phénomènes changeaient bientôt et découvraient une asthénie manifeste. Au premier période on prescrivait les médicamens légèrement débilitans, comme les sels neutres,

Les petites doses de tartrite de potasse antimoniale, les boissons acidulées ; au second période on prescrivait le bol camphré, des infusions amères et aromatiques, et la limonade alkoolisée. Les amers et les vins médicamenteux terminaient le traitement.

Les synoques parcouraient des temps réguliers : les phénomènes qui les caractérisaient étaient modérés : la diathèse sthénique était peu élevée. Elles paraissaient simples, ou recevaient une complication catarrhale, quelquefois une complication légèrement gastrique. Dans ces cas divers, elles furent guéries facilement ; elles n'exigèrent la saignée que rarement. Les synoques simples furent traitées par les débilitans et les substances contre-stimulantes ; les catarrhes commandèrent l'usage des mucilages sucrés et des émulsions ; les compliquées de quelque gastricité cédèrent à l'emploi plus soutenu des sels neutres et des minoratifs.

Avant l'établissement des troupes dans la plaine de Zeyst, nous n'observions que de loin en loin des inflammations internes, si ce n'est comme symptômes accidentels dans les maladies asthéniques : pendant le mois de messidor il y eut au camp un grand nombre d'angines et de pleurésies. Elles présentèrent une particularité remarquable : c'est que la plupart étaient si faiblement sthéniques, qu'elles guérissaient sans le secours des contre-stimulans ; elles affectaient même une tendance au collapsus si visible, que l'opium vers leur déclin devenait un remède nécessaire. Les phlegmasies furent beaucoup moins communes en thermidor ; elles conservèrent à-peu-près le même caractère que dans le mois précédent.

Une réflexion que j'offre aux partisans de la doctrine de *Brown*, c'est qu'en bannissant du traitement des asthénies les remèdes débilisans, ils se privent d'une ressource qui paraît souvent héroïque. On ne peut se refuser à l'évidence ; il faut reconnaître les bienfaits qu'on retire du tartrite de potasse antimonié dans certaines circonstances de fièvres nerveuses. Des praticiens recommandables, que ce phénomène embarrassait, ont pensé que ce médicament pouvait alors agir comme excitant et à la manière des toniques. Ils se trompent : les oxides et les sels métalliques sont des substances éminemment contre-stimulantes. Dans les constitutions estivales, dans les fièvres de l'automne, on aperçoit assez ordinairement une pesante inertie de l'estomac, une langueur de tout le système alimentaire, une sorte d'engourdissement des organes glanduleux de l'abdomen, un sentiment de tension dans les hypochondres : ces symptômes sont joints à des signes marquans d'une débilité considérable. Cependant on prescrit le tartrite de potasse antimonié ; le vomissement a lieu, tous les viscères du bas-ventre sont fortement ébranlés, le foie se dégage, le pancréas verse sa liqueur, le sang s'accélère dans la rate et dans tout le système des vaisseaux mésentériques ; la force organique se relève par-tout ; le mouvement qui avait été lent et paralysé acquiert de l'activité. Bientôt un sentiment de besoin fait placer des alimens et quelques doses de vin généreux, ou le médecin lui-même ordonne de l'opium pour le soir. L'incitabilité ayant été accumulée dans l'estomac, ces substances sont d'un effet vif et prompt ; elles stimulent puissamment la vie et rétablissent souvent, sans autre se-

cours, l'harmonie des fonctions. Le vomitif se comporte, dans quelques maladies nerveuses, d'une façon doublement avantageuse, par les secousses qu'il imprime et par l'accumulation du *vis sensoria*. Beaucoup de faits de pratique semblent confirmer irrévocablement cette théorie. On sait qu'à Rome, par exemple, on traite avec la glace, les acides, le vin, le quinquina, l'éther et l'opium, ces horribles tierces typhéuses, les plus rapidement mortelles et les plus funestes de toutes celles qui ont coutume de régner en Europe. Les momens sont précieux, la perte de quelques heures est irréparable; il faut soudainement frapper le plus grand coup, opérer la plus profonde impression qui soit au pouvoir de la médecine. On applique la glace intérieurement et extérieurement; on prescrit immédiatement après de hautes doses du meilleur quinquina dans le vin le plus spiritueux. L'éther et l'opium sont donnés avec la même libéralité, et l'on produit ainsi avec la rapidité de l'éclair un degré extrême d'incitation. La raison en est sensible. En effet, qu'on plonge quelque temps une main dans la glace, et qu'en la retirant on la présente subitement à la chaleur, alors un faible degré de ce stimulus suffira pour opérer un mouvement très-violent, une réaction des plus véhémentes. Un homme qui vient de marcher le visage découvert contre la direction d'un vent très-froid, entre dans un appartement; il s'approche du feu, il n'en pourra supporter l'impression; la rougeur des yeux et de la figure, le battement des artères, la turgence de la face, le forceront bien vite à s'éloigner. A mon avis, le tartrite de potasse antimonié n'agit pas autrement, soit qu'il ar-

rête un accès de fièvre de nature asthénique, à l'aide de quelques légères doses de stimulans permanens ou diffusibles qui lui succèdent, soit qu'il prépare la voie aux médicamens mis en usage pour la guérison des asthénies.

Les maladies qui se sont développées au camp de Zeyst pendant le mois de thermidor, ont été peu graves, comme nous l'avons vu; leur nombre a été peu considérable, puisque les hommes fébricitans envoyés aux hôpitaux se sont bornés à trois cents, et le rapport des affections entr'elles se trouve déterminé comme il suit :

Fièvres intermittentes.	{	Tierces simples.	96
		Tierces doubles.	75
	 hémicraniques.	5
		Fièvres quartes.	26
		Erratiques vagues	5
Fièvres continues.	{	Synochus ardens	12
		Synoches simples	14
	 catarrhales	12
Phlegmasies	{	Péricarpies sthéniques.	10
	 asthéniques.	4
		Esquinancies asthéniques	3
		Rhumatismes aigus	6
		Ophthalmies pyrectiques.	3
Exanthèmes		Erysipèles sthéniques	4
Flux	{	Flux-alvins cruoré	1
	 muqueux.	7
Affections chroniques	{	Fièvres étiques.	5
		Affections scorbutiques.	5
		Arthrodynies à frigore.	7
			300

La constitution a été légèrement asthénique.

Le camp de Zeyst a été levé dans les premiers jours de brumaire (an 1805), et l'armée aura pris ses quartiers d'hiver vers le 15.

F I N.